

LA FÊTE CULTURELLE. OU LE SENS DU PARTAGE



Jeudi. 14 heures, quelle agitation !

On se presse en tous sens dans la grande salle du Centre Social.

On -a-peur d'avoir -oublié-quelque chose;on-ne sait-plus-où-on- a mis-sa-partition;on-se-demande-si la robe-est-bien-ajustée ; on-a-le trac-avant-d'entrer -en-scène ; et voilà-qu'il manque-un partenaire ; mais-où-ai-je posé-mon-chapeau ? Et-qui-passe-avant-nous ? Et-qui-passe-après ? Faites-vite-ça-va-commencer ! Et-nous-passons-parmi-les-premiers ! Vite,vite;pardon-pardon ! Du calme- du calme... Toutes ces paroles multilingues, une Tour de Babel, mais si sympathique, si enjouée, si enthousiaste, si fraternelle, si jeune, si mélangée, une ruche bourdonnante d'éclats de rire, de couleurs chamarrées, d'allers et retours chantants, enchanteurs, enchantés.

Les quatre reines de la fête, nos adorables directrices, Pascale, Morgane, Armelle et Christelle, sollicitées de toutes parts, tentent de garder la tête froide : sans elles, rien ne pourrait se mettre en ordre, et elles réussissent malgré le brouhaha, à régler les derniers détails. Ce sont quatre fées, habillées en bleu pour l'occasion, afin d'être plus facilement aperçues, parmi les deux à trois cents stagiaires accompagnés parfois de leurs familles et amis, qui ont eux aussi tant de choses à raconter aux personnes qu'ils n'ont vues depuis longtemps et qui leur parlent de leur pays natal, de relations communes. Or le temps presse !

Les enfants aussi sont de la fête, et une vingtaine d'entre eux, âgés de quatre (peut-être moins) à sept ans cherchent à s'attraper devant la scène ou dans l'allée centrale, au grand dam de Marcel qui s'efforce de maintenir le trépied de sa caméra, et de son épouse Anne-Marie qui s'agrippe à la table où se trouvent la sono et le projecteur... Il faut dire qu'ils ont l'habitude, ils assurent le spectacle depuis tant d'années.

15 heures.

Il est temps que la fête commence !

Tant pis si le programme constellé de petites figurines, réalisé sur ordinateur par notre couple chargé de l'audio-visuel, n'est pas respecté ! L'ordre de passage est plutôt fantaisiste : passent les acteurs qui sont prêts..

Terpsichore, en l'occurrence Pascale, annonce en esquissant quelques pas, deux danseuses sud-américaines, la Cubaine Yanélis, et la vénézuélienne Ingrid. Sur un air de samba, orchestré par Anne-Marie, nos deux ballerines, splendides, un justaucorps blanc et sexy, une robe ample bariolée, exécutent des mouvements endiablés sur un rythme fou. On se croirait au carnaval de Rio !

Chacun est subjugué, l'ambiance est créée. Ici peu d'applaudissements, surtout des cris de joie, poussés en levant les bras.

Essoufflée mais rayonnante, Yanelis fait entrer en le tirant, un petit groupe de sept enfants d'origine sud-américaine, dont le sien : ils vont entonner un chant de Noël traditionnel argentin :

Huachito torito
Huachito torito huachito torito
Al nino recien nacido
Todos le ofrecen un don
Yo soy pobre nada tengo

Ils sont tous habillés de blanc, avec une large ceinture rouge et un chapeau mexicain noir. Ils sont très émus et adorables comme tout.

Muse de l'éloquence et de la poésie héroïque, Calliope mais ici Morgane, nous fait le plaisir de nous présenter Mossa, quelle surprise !, vêtu d'une longue robe sable, en sandales, mais il a tout de même coiffé ses cheveux blonds-roux d'une perruque, une tignasse grise.

Non sans humour, il nous chante, a cappella,

Go down, Moses
Way down in Egypt land
Tell ole Pheraon
To let my people go...
Let my people go...

Pour un jeune homme de dix-sept ans, il a pris une voix grave qui convient bien au texte prophétique ! Et son sourire qui laisse voir ses dents blanches est éclatant, lorsqu'il se retire sous les clameurs !

Changement de décor, décidément on passe sans transition d'un continent à un autre, on est transporté en Chine, grâce à une musique pékinoise et à la projection de paysages asiatiques : se saluant à la japonaise, Clio ou plutôt, Christelle, en muse de l'histoire et des traditions, et Li avancent cérémonieusement sur le devant de la scène : Li va nous faire une démonstration de Chi Kong.

Li explique que le Chi Kong est une gymnastique ancestrale chinoise et une science de la respiration, fondées sur la connaissance et la maîtrise de l'énergie vitale. Elle fait une démonstration des quelque vingt mouvements essentiels, en associant des mouvements lents, des exercices respiratoires et une profonde concentration.

C'est aussi une poétique. Le corps est en relation entre la terre et le ciel. La partie du ciel se situe au-dessus du diaphragme ; les jambes permettent l'enracinement dans la terre. Le ventre et le bassin, c'est l'axe, le feu, l'énergie qui rendent possible l'élévation de l'être.

Quelle grâce et quelle souplesse dans ses mouvements et dans ses gestes ! Et la musique bien choisie agrémentent l'exhibition.

Li invite ensuite plusieurs personnes à monter sur scène pour mettre en pratique cette gestuelle, mais ces pauvres apprentis s'efforcent maladroitement de reproduire ces enseignements, et certains perdent même l'équilibre, sous l'œil amusé de l'assistance, compatissante !

Simultanément, Dan, originaire de Pékin, a installé un grand tableau, à gauche sur l'estrade, et trace sur de grandes feuilles blanches, des lignes horizontales, verticales ou diagonales, qui font apparaître, quelle magie !, d'abord une pagode, puis un bouddha. Mais comment s'y prend-il !

Ah ! Il manquait Armelle, la voici enfin ! Elle cumule à la fois Euterpe (la musique) et Thalie (la comédie). Devant l'écran représentant le Kremlin et la Place Rouge, elle se présente, telle la Nathalie de Gilbert Bécaud, comme guide de cinq chanteuses et porte comme elles une toque de fourrure fauve, une chemise blanche plissée, jupe noire, bottes rouges, et elles entourent Igor qui a tout d'un Casaque. Je reconnais les cinq chanteuses : Liudmila, Olga, Adela, Rimma, plus Ekaterina que j'avais comme élève l'année précédente.

Tous entonnent, les bras croisés, Kalinka :

« Ka lin ka, ka lin ka, ka lin ka
Ma ya v'sa du ya go da ma
Lin ka ma lin ka ka ma ya
Ya hej ka lim ka ka lin ka
Ka lin ka ka lin ka ma ya
Vsa du ya go da ma lin ka
Ma lin ka ma lin ka ma ya
Hej ka lim ka ka lin ka ka lin
Ka ka lin ka ma ya v'sa du ya
Go da ma lin ka ma lin ka
Ma ya Akh

La vedette Igor exécute des sauts acrobatiques, ou à croupetons lance ses jambes en avant, quelle énergie ! et le public, échauffé, reprend d'abord lentement, puis de plus en plus vite les deux derniers couplets et le refrain.

Plébiscité, le chœur russe reprend le premier couplet.

Il n'a pas été prévu d'entracte. Heureusement, parce qu'entre deux shows, il faut cinq à dix minutes de préparatifs, de va-et-vient, de courses affolées, d'essais de voix ou d'instruments, de changements de décor, le tout dans une ambiance bon-enfant et aux anges.

Éclairée par le projecteur, revoilà Pascale- Terpsichore, ornée d'orchidées comme une Tahitienne, ondulant sur une plage bordée de cocotiers. « Ma foi, ça lui va très bien, mais que ne faut-il pas faire ! Elle fait un signe de la main, et entrent cinq danseuses, conduites par Ormela. Elles vont vous interpréter – un tauré -, puis une chanson de Tahiti.

Ces gracieuses vahinés, coiffées de fleurs blanches, portent des colliers de coquillages jaunes ; un soutien-gorge en noix de coco met en valeur leur ventre gracile et mordoré ; un paréo blanc et rouge, des hanches aux genoux, contraste avec leurs jambes galbées.

Un jeune Tahitien que je ne connais pas, torse nu, corps d'esthète ou d'athlète, yeux et cheveux noirs ébouriffés, tape sur des cylindres de bois creux, à l'aide de baguettes, le to'ere. Les rythmes de percussion et le balancement des hanches sont liés et se succèdent en phases lentes et en

accélération rapides. Puis le beau musicien prend un ukulélé, instrument à cordes pincées, et chaque mouvement des bras et des mains des danseuses semble avoir une signification symbolique qui accompagnerait le récit gestuel d'une légende. Cette danse rappelle le tamouré, et les bayadères roulent des hanches, mais les mouvements des genoux, des pieds et des mains sont censés rester à l'horizontale.

Puis, d'une voix mélodieuse, elles chantent un air d'amour maori traditionnel :

POKAREKARE

« Pokaréréa – na nga wai o waïapou
Fiti atou koé hiné marino anaé

Touhi touhi takou reta toukou atou takou ri -ngi
Kia kité toi wi rarou rarou ana é

E koré té aro ha émaroké ité ra a
Ma kou kou to nou ia kouro i mata é

Fati fati takou péné ka pa ou akou pépa
Ko takou a ro ha ma ou tonou ana é

Et le refrain :

E hiné- é... ho ki maira...
Kamaté aoui té arohaé

est repris, après deux couplets, par toute l'assemblée.
Un véritable enchantement !

Nos vahinés quittent la scène et traversent la salle, toujours accompagnées du to'ere, et prolongent ainsi notre ravissement.

Morgane est amoureuse de l'Italie et semble être une Muse pour Fabrizio qu'elle présente : il est originaire de Vérone, où se trouve la Maison de Juliette, et sa mandoline jouera un air ancien des Abruzzes, côte adriatique, pour permettre à Benedetta, milanaise et à Chiara, napolitaine, de chanter et de danser en costume traditionnel.

La chanson s'intitule : All'orte . (Au jardin)

« Ji va-j'all' orte a coje li rose
Scontre lu spose, scontre lu spose,
Ji va-j'all'orte a coje li rose
Scontre lu spose, me me-tt'a parle...

*Je vais au jardin cueillir les roses...
Je rencontre mon fiancé, je me mets à parler...*

Me metta parla, me mett'a canda
Senza lu spose, l'amor n'ze po fa.

*Je me mets à parler, je me mets à chanter :
Sans votre fiancé, l'amour ne se peut !*

Sur ce, réapparaît Morgane, portée par sa baguette magique.
Après avoir remercié nos trois troubadours, en citant Gérard de Nerval, grand expert en fées !

« Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber...
Un air très vieux... (aimable fantaisie) *
Or chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit... »

« C'est moi, dit-elle, qui qualifie ainsi votre interprétation si réussie, me permettant quelque liberté avec cette réminiscence de « Fantaisie. », car chez Nerval se fondent rêves et souvenirs de vies antérieures !

Puis d'un gracieux geste de sa baguette bleue, elle sollicite Anne-Marie, et sont aussitôt projetées trois grandes photos de célèbres places romaines que vont commenter nos trois ménestrels :

Fabrizio, s'inspirant de Dante, retrace le scénario spectaculaire de la fascinante place Navone. Sa forme de stade (240 sur 65 mètres) correspond à l'arène du cirque de Domitien, et cet espace est scandé de trois monumentales fontaines : La vasque de la fontaine du More a été réalisée en 1576 par Della Porta, de même que, à l'autre bout, la fontaine de Neptune, mais en 1586, Della Porta a réalisé un bassin et une vasque, avec une mixité de lignes et de courbes. Des groupes sculpturaux ont été rajoutés au siècle suivant autour de ces deux statues. Au centre se trouve la grandiose fontaine des Fleuves, chef-d'œuvre de Bernini, érigé en 1651 : quel contraste entre l'obélisque, provenant du cirque de Maxence, et l'écueil qu'on pourrait qualifier de dantesque : il émerge des eaux, est traversé par une caverne, sur laquelle se dresse l'obélisque. Cet obélisque, dominant la grotte des arcanes du monde, serait le témoignage de l'antiquité du christianisme, et la colombe qui le couronne, symboliserait la victoire de la lumière et du bien sur les divisions terrestres et sur les ténèbres du mal. Aux quatre angles, les personnifications du Nil, du Gange, du Danube et du Rio della Plata fournissent de l'eau aux bassins où s'abreuvent des animaux sauvages et nagent des créatures fabuleuses. Quelle fabuleuse réalisation !

Benedetta préfère se référer à Gabriele d'Annunzio (1863-1938) pour nous parler de la Place d'Espagne : une avenue panoramique porte le nom de ce célèbre écrivain, partant de l'église Trinita dei Monti, en haut du majestueux escalier, passant par la villa Medicis, sur le mont Pincio, amenant à la Place du Peuple, dominée par le splendide monolithe égyptien, haut de 24 mètres, transporté, au bout de quels efforts ! à Rome par Auguste. La Place d'Espagne fut pendant des siècles le lieu le plus vivant de la cité et conserve encore une saveur du dix-septième siècle. Au centre, Pietro et Gian Lorenzo Bernini (encore eux !) ont réalisé la fontaine de la Barcaccia, simulant habilement une embarcation qui coule. Elle se trouve au bas du célèbre escalier, que surmonte l'obélisque érigé en 1789, offrant ainsi un des plus beaux tableaux romains. Cette Place est vraiment grandiose, imposante, fabuleuse par ses dimensions, d'un caractère aristocratique...Et symbolique, avec cette succession de rampes qui se séparent pour se réunir contre la façade de l'église.

La napolitaine Chiara préfère l'aide d'Elena Ferrante, éprouvant comme elle une irrésistible attirance pour la Fontaine de Trévi Cette fontaine est considérée comme l'ultime création spectaculaire du baroque à Rome. L'idée fondamentale est de créer la scénographie du Palais de l'Océan, un arc de triomphe devant lequel s'affiche la colossale statue barbue de l'Océan, tiré vers la vasque par deux chevaux marins. Une infinité de sculptures abonde dans l'impressionnant complexe. Commencée en 1732 par Nicolas Salvi pour Clément XII, elle fut achevée par Giuseppe Pannini, et inaugurée en 1762. Chiara, comme tout le monde, la considère comme la toile de fond du célèbre film « La dolce vita », et quand elle vient dans la ville éternelle, elle n'oublie pas de jeter une pièce de monnaie dans la fontaine pour être sûre de pouvoir y revenir...Napolitaine, elle admire le luxe et la grandeur de la sculpture romaine.

Sur le programme est annoncée une rétrospective africaine en plusieurs tableaux, et c'est Armelle qui s'est transformée en Euterpe pour la partie musicale, mais aussi en Thalie pour les séquences comiques ou tragi-comiques.

Entre en premier un griot, qui s'accompagne d'une kora, et qui a choisi un poème de Francis Bebey, qu'il aime bien ! intitulé : OPTIMISME : Je reconnais (encore) Mossa, en vieillard vénérable, plein de sagesse !

« Les anges de Dieu travaillent à la chaîne
à faire des paquets de bonheur
dans la chambre bleu et rose
du ciel des soirs d'été

Les anges de Satan travaillent à la chaîne
à faire des paquets de malheur
derrière le rideau gris
des gouttes amassées en nuages

la belle histoire...

le déluge a trop duré
quarante jours, quarante nuits,
et nous y sommes encore.
L'arc-en-ciel n'avait qu'un seul été
Il l'a donné à Noé
puis s'en est allé
derrière le rideau gris des gouttes
amassées en pluie

Il nous faut d'autres soleils
plus forts que le soleil
et qui brillent d'un autre éclat
et qui sèchent la terre
des flots de malheurs qui la recouvrent
il nous faut d'autres soleils
plus forts que le soleil
et qui boivent l'eau de pluie
lorsqu'elle n'est encore que nuage
et nous préservent du déluge

prends ta science,

ou ton verbe,
ou ton proverbe,
suis-moi jusqu'à l'usine
où les hommes fabriquent le bonheur
à force d'acier et de machines

La chaîne est longue,
tu y trouveras ta place,
une vis, un boulon à serrer,
un couvercle à poser,
un rivet à marteler,

une parcelle de bonheur à construire

travaille, travaille,
c'est pour le bien des hommes tes semblables
imite les anges de Dieu
qui travaillent à la chaîne
à faire des paquets de bonheur
et des parcelles d'un monde meilleur
travaille

moi ?

Ne t'en fais pas.
Je t'attendrai au soir de la vie,
lorsque ta voiture à quatre roues
sentira comme toi la vieillesse et le temps perdu
et le puant bonheur désiré et jamais atteint ;
je t'attendrai, assis sur la vie de chaque jour
tu seras croulant de fatigue et de désespoir
que dis-je, d'espoir peut-être encore...
alors, simplement, je te demanderai :
ami, toi qui recherches l'au-delà
dans notre pauvre monde
t'es-tu jamais dit que Dieu ne veut peut-être pas
que les hommes soient heureux ? «

Ce poème me laisse perplexe, ne me paraît pas vraiment optimiste ! Je n'apprécie guère l'expression « paquets de bonheur » : c'est sûrement un rejet du travail industriel, comme le confirment les mots « chaîne, boulon à serrer, rivet à marteler... » N'est-il excessif de dire que le déluge dure encore ? Pourtant une voie, un salut semblent possibles : « prends ta science, ou ton verbe, ou ton proverbe ». N'est-ce une exhortation à trouver le bonheur par soi-même ? Existient-ils ces autres soleils plus forts que le soleil ? Il me semble que notre association les offre ces soleils...

Mais ont fait irruption avec fracas trois personnages inquiétants au son lancinant d'un tam-tam et ils entament une danse endiablée : il y a le sorcier, hirsute, et deux guerriers menaçants . L'un a la tête coiffée d'une tête de buffle à longues cornes, l'autre d'une hure de chacal. Représentent-ils les guerres tribales et la peur des malédictions ? Puis un Blanc, en uniforme kaki et un casque colonial armé d'un fouet chasse nos danseurs. Enfin, l'atmosphère se détend avec un musicien de jazz, col roulé jaune et costume bleu clair, digne trompette d'un orchestre style Nouvelle-Orléans, interprète un célèbre morceau de Sidney Bechet « Really the blues, 1938 ». Quelles pages d'histoire, mais quel final musical !

Le jazz est vraiment un message harmonieux de paix et d'amour universel.

Nos quatre fées sont maintenant affairées à dresser les tables pour le goûter. C'est la très dévouée Michèle, une des plus anciennes enseignantes, qui assure l'avant-dernière présentation. Une bonne dizaine d'étudiantes sud-américaines s'avance, un gardénia éclaire leur chevelure brune, un boléro rouge et une ample robe blanche mettent en valeur leur beauté bronzée.

Elles entonnent d'abord La Cueca, chant et danse traditionnelle du Chili :

« Es el destino traidor
Juega con el corazon
Antes me amabas
Ahora me enganas
Con ese triste dolor... »

Puis la célèbre complainte de Pablo Neruda :

« Comment croire aux soldats
Chanson noire comment croire
Au pas pesant des soldats
Quand j'entends la chanson noire
De don Pablo Neruda... »

C'est à Isabelle, qui consacre énormément de temps à la bibliothèque et aux cours de français, qu'échoit l'honneur d'annoncer l'ultime chant. Nous retournons en Afrique, sont projetés un paysage de forêt, un large fleuve -, serait-ce le Zambèze ? - et sur la scène, une pirogue censée descendre au fil de l'eau, et trois pagayeurs, ramant à coups de gestes bien rythmés... Ils commencent en chantonnant :

« Erilé baboyé la hayé
Batolodgé mozambiquoué
Banyo lodgé la zimbaboué
Ma buro a yo betsé

Puis les paroles enflent avec l'effort :

« Bazukaya bulaya bazukaya bulaya
Bazukaya bulaya bazukaya bulaya
Bazukaya bulaya bazukaya bulaya
Bazukaya bulaya moto... »¹

La magie de ces mots est tellement incantatoire que progressivement toute l'assistance reprend ces sonorités, telle une antienne.

Enfin, comme si la pirogue s'éloignait et disparaissait, les voix diminuent...

« Oum konto ouzkouloula
Oum konto ouzkouloula
Oum konto ouzkouloula
Oum kontoso boulabota... »

Mais sans doute pour ne pas terminer sur une triste note de départ, le refrain est repris avec entrain, avec force, avec l'accompagnement de toute la salle :

« Erilé baboyé la hayé
Batolodgé mozambiquoué
Banyo lodgé la zimbaboué
Ma buru a yo betsé... »

Quel final ! Quel bouquet ! Quel feu d'artifices ! L'assistance est debout, unanime, et semble ne vouloir arrêter cette communion. Et vous, lecteurs, j'ai l'impression que vous vous êtes joints à nous !

¹ Sur le chemin du retour à la maison
Venant du Mozambique
Venant du Zimbabwe
Les blancs profondément endormis
Le bazooka tue
Le bazooka tue l'homme
La lance libérera
La lance libérera le peuple

Cependant, comme toujours, le spectacle s'achève par le défilé des costumes traditionnels. Aucun rapport avec les défilés de mode des grands couturiers, si guindés, ni avec la joie libérée de ces demoiselles charmantes que nous avons vues, photographiées sur une plage...

C'est une présentation, à la fois humble et fière, de personnes ravies de représenter leur pays, et, pour l'occasion, elles ont revêtu leurs plus beaux atours.

Si nos Sud-Américaines, tournant les épaules, avec une grâce hispanique, font voler le bas de leurs robes, les chorégraphes russes frappent le sol du talon de leurs bottes, les Chinoises et les Japonaises font admirer leurs kimonos fleuris. Quant aux boubous, longues tuniques à manches longues, encolure ronde pour les femmes, ouvertes sur le côté, parfois un jupon en dentelles. Toutes arborent un foulard de tête, volumineux, d'une couleur éclatante, bouffant avec des plis larges et souples. Parfois un châle chatoyant sur les épaules ou un long pagne emperlé ou brodé.

Et cette démonstration s'achève toujours en danse bretonne, sous la houlette de nos quatre fées bleues, certes maladroitement exécutée mais si méritoire !

Des tables ont été placées près des fenêtres et regorgent d'une multitude de gâteaux aussi alléchants que colorés. Les enfants, émerveillés, goûtent, admiratifs, à ces douceurs succulentes que leur distribuent les cuisinières, fières de leur œuvre. Quel choix : des gâteaux de riz, à l'orange, au citron, roulés à la mangue et passion, des semoules à l'ananas, des biscuits russes au miel, des cakes de pommes aux griottes, aux noix et à la crème, les très feuilletés napoléons, des sorbets au fromage blanc et aux raisins, des moelleux au café, des galettes de maïs à la banane plantain, des tours mexicaines, des pagodes chinoises...

Quelles merveilles proposées par ces mères au grand cœur et aux petits moyens ! Quelles leçons de générosité et de partage !

Mais ce goûter est surtout propice aux retrouvailles et aux souvenirs.

Des nouvelles d'anciennes stagiaires nous enchantent.

Ekaterina et Dénitza, grâce au diplôme de français, ont été embauchées à Moscou et à Prague. Les unes, comme Katia et Maria poursuivent des études universitaires, d'autres se sont mariées en France et y resteront. Nous correspondons avec d'anciennes élèves reparties chez elles en Grèce, en Pologne, en Chine... Certains professeurs se sont même rendus au Maroc, en Colombie pour en revoir. Grâce à Facebook, nous savons ce qu'ils ou elles deviennent : ils se sont mariés, ont fondé une famille, ont des enfants, mènent une vie heureuse. C'est le cas de Lala, qui nous offre ce témoignage :

« Alors cela fait plus de dix ans, mon expérience à l'ABAAFE ! Une chose est sûre, quand on arrive dans un nouveau pays, on a besoin d'apprendre ou d'approfondir ses connaissances, et un besoin de soutien. Nous venions de Russie et nous ne connaissions pas beaucoup la vie associative chez nous, car ce n'est pas commun. Il existe des associations partout dans le monde, mais je trouve que la France est un des rares pays où la vie associative et leurs activités sont très développées.

Nous ne pouvons qu'apprécier le travail que les bénévoles de cette association font. J'ai eu beaucoup de chance de tomber sur vous pour l'expression écrite et sur Isabelle pour la partie orale. Le travail que nous avons fait ensemble m'a permis d'avancer dans la préparation du DALF C1 et de réussir cet examen avec un résultat de 83 %, si ma mémoire est bonne.

Je ne sais pas si vous le savez, mais pendant quelques mois, j'avais même accompagné mes expatriés qui venaient d'arriver en France et qui ne parlaient pas un mot de français. Donc non seulement j'étais étudiante moi-même, mais aussi enseignante.

Je tiens d'ailleurs à remercier l'ABAAFE qui m'a proposé une aide financière pour me présenter à l'épreuve du DALF. A l'époque je ne travaillais pas, cette aide n'a pas été

négligeable.

Que dire de plus ? Mon mari, de son côté, a beaucoup apprécié de faire partie de l'association. Lui ne parlait pas du tout le français : les cours à l'Abaafe et moi à la maison, nous l'avons beaucoup aidé. Nous avons un master, chacun dans son domaine, moi en communication interculturelle, interprète-traductrice, mon époux en ingénierie du bâtiment. Arrivés en France, nous avons changé de métier et suivi des formations pour intégrer le monde professionnel, moi je suis Assistante de Gestion, et lui tient son propre restaurant à Plougastel. Pour y parvenir, les études de langue française étaient indispensables.

C'est un grand plaisir de pouvoir partager notre expérience avec vous dix ans plus tard. J'avais oublié que j'avais participé à l'élaboration de la synthèse BONHEUR ET PLAISIR. Merci à toute l'équipe ! Lala. »

Il est vrai que nos élèves, arrivant de différents pays, avaient de grandes différences de niveau, mais loin de les refuser, nous faisons en sorte que leurs lacunes deviennent un enrichissement pour les autres et l'émulation était fructueuse. La persévérance et l'assiduité ont permis à beaucoup d'entre eux qui n'avaient pas suivi un cursus scolaire normal, certains n'étaient même jamais allés à licence !

On a aussi parfois le bonheur de recevoir des lettres, comme celle-ci que je recopie fidèlement :

Cher monsieur Gilbert !

Je vous écris d'un pays lointain, d'un pays de neige, afin de pouvoir vous envoyer un petit bout de Sibérie ! Toute la semaine, il fait à peu près -40°, mais ce n'est pas grave ! Plein de souvenirs, mon cœur me réchauffe ! Et pour vous restera à jamais une place dans mon cœur. J'espère que vous êtes en bonne santé et de bonne humeur !

Quant à moi, tout va bien !

La France me manque, mais je suis contente d'être en Russie ! Le froid et l'espace me manquaient. Et mes proches bien sûr. Je finis mes études, et, figurez-vous, on est des collègues, maintenant, car je travaille comme prof de français.

Je ne vous le dirais jamais assez : merci.

Je ne peux que rêver de devenir un jour quelqu'un comme vous êtes pour vos élèves !

Passez un grand coucou à toute l'équipe de l'ABAAFE.

